

XYZ. La revue de la nouvelle

L'entraînement

Jean-François Chassay



Numéro 86, été 2006

Sports

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2006). L'entraînement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (86), 13–19.

L'entraînement

Jean-François Chassay

DE MANIÈRE SOBRE ET ÉLOQUENTE À LA FOIS, les journalistes l'ont appelé : *The Drive*. Il restait environ deux minutes au Super Bowl, les 49ers se retrouvaient enfoncés loin, très loin dans leur zone, et puis Joe, Joe, cet homme au nom de héros de l'Ouest, Joe Montana, le seul, l'unique, est arrivé au caucus et a déclaré de sa voix toujours confiante : *guys, you got to believe*. Oooh, quel moment mythique. Il paraît même que *Cool Montana* aurait arrêté un de ses joueurs de ligne avant un jeu pour lui dire un truc du genre : « Hé ! ce serait pas Tom Cruise, là-bas, dans la foule ? » Cruise ou un autre, enfin une vedette. Mais aucune vedette, hollywoodienne ou non, ne pouvait, ce jour-là, arriver à la cheville de Joe. Personne ne pouvait rivaliser avec lui. Le temps s'égrenait à l'horloge, et pourtant il demeurerait suspendu dans les airs, comme dans les moments uniques, irremplaçables. Moins de deux minutes plus tard, il lançait la passe parfaite dans la zone des buts. Je me souviens de tout, parce que j'y étais. Enfin, j'y étais, devant ma télé. Il existe de grands événements sportifs dont je me souviens très précisément, *même si je n'étais pas encore né*. Pour les avoir entendu raconter, pour en avoir lu parfois l'exact compte rendu, c'est comme si je m'y trouvais. Mais là, le Super Bowl entre les Bengals de Cincinnati et les 49ers de San Francisco, je m'en rappelle, parce que les événements qu'on vit à onze ans, on ne peut les oublier. Je me souviens de chaque détail de *The Drive*, comme si cela recommençait, à neuf. De quoi galvaniser n'importe qui. N'importe qui.

Alors pourquoi, moi, ne puis-je bander ? Je viens d'atteindre l'âge encore juvénile de vingt-sept ans. Habituellement, de manière aussi naturelle que pour n'importe quel individu à l'air prognathe, je n'ai même pas à y penser, cela se passe indépendamment de moi en quelque sorte, il y a *moi* puis il y a *lui*. Et là, rien. Je lui parle, mais rien ne vient. Pas de réponse devant mes

atermoiements. Au lieu d'un télescope braqué vers le ciel, je me retrouve avec un périscope fouillant les eaux glauques, loin de toute lumière.

Et puis, bon, elle. Près de 1,80 m, blonde aux yeux bleus, les formes débordantes là où il faut, enfin bref on se croirait dans un conte de fées, il ne manque rien. Alors, chose ? Tu lèves ? C'est bien beau les cunnilingus, mais même quand on y travaille avec amour et dextérité, eh bien la fille, elle peut désirer autre chose. Une formule un peu différente, après quelques minutes. Alors, hop, je me galvanise à nouveau. Je me sens un peu raté, alors je songe à un raté qui a réussi.

Prenons, par exemple, Ralph Backstrom. Difficile d'imaginer joueur plus ordinaire, plus débandant, osons-le mot, que Ralph Backstrom. Et pourtant, Ralph Backstrom, répétons son nom car la plupart de mes contemporains n'en possèdent sans doute guère de souvenirs, Ralph Backstrom un jour a réalisé un exploit qu'aucun autre humain n'a approché. Ralph Backstrom, oui, oui, RALPH BACKSTROM a déjoué deux fois de suite le grand Bobby Orr. Quelqu'un (rêvons qu'il s'agit de Ted Harris ou de Claude Provost, pour qu'un autre joueur moyen participe à ce chef-d'œuvre) refile la rondelle à Ralph qui arrive à la ligne bleue des Bruins et se retrouve seul face à Orr. Miracle, il le déjoue. Mais Orr est tellement rapide, qu'en patinant à *reculons* il parvient à se replacer *devant* Backstrom qui le déjoue *une deuxième fois* avant d'aller marquer. Quel exploit, pour ne pas dire qualexplouâ pour un joueur aussi moyen.

Bon, me voici me voilà, sportif moyen, devant quelque chose comme Bobby Orr au féminin. La blonde sculpturale dans sa splendeur fantasmagique, Anita Ekberg qui jouirait en français. Sauf que l'idée consiste justement à ne pas faire l'anguille mais plutôt à foncer droit devant, droit dedans, jusqu'à ce que râles s'ensuivent. Cependant, j'ai beau me frotter l'asperge sur le drap pendant que ma langue fouine, elle ressemble encore trop à cet admirable et diurétique légume vert après un passage trop prolongé dans l'eau bouillante. Certes, loin de moi l'idée de remettre en question une réalité sociologique que je ne conteste nulle-

ment : les femmes vivent, dans la société à laquelle j'appartiens, des situations d'une injustice souvent criante par rapport aux mâles — pression psychologique, inégalité économique, violence physique, harcèlement sexuel. Je ne nie rien de cela. Mais là, au moment où je me parle, personne ne parviendra à me convaincre : la personne socialement diminuée, aliénée par les slogans publicitaires, c'est moi. Je la vois porter un œil torve sur mon engin inopérant et, je ne sais pas pourquoi, je sens que cela ne parviendra pas à m'aider.

Une petite pensée pour Jackie Robinson, peut-être ? Pendant si longtemps, seul contre tous ? Dont le contrat stipulait que dans ses premières années dans les grandes ligues de baseball, il n'avait pas le droit de répliquer, en aucune façon, aux insultes racistes qu'on lui crachait à la figure ? Mort si jeune. Écrasé, si longtemps, par les préjugés. Comme celui selon lequel un homme hétérosexuel de moins de trente ans, devant une belle blonde, devrait bander à répétition. Bon, ça ne va pas m'aider.

Pourtant, je me souviens bien n'avoir bu que six bières. Une paille. Un samedi, c'est la moindre des choses quand on se retrouve dans une soirée, coincé entre quinze débiles et quinze hystériques. Allez, on se galvanise. Les services de Boris boum boum Becker. Un as, puis un autre as, et encore un as. Coin droit, coin gauche, plein centre, pas moyen de rattraper cette balle avec une pauvre raquette. Une intense virilité. Les moteurs rugissants des Formule 1. Mon père m'a avoué, un jour, avoir versé une larme, sinon deux, à la mort de Jochen Rindt. Gagner le championnat de Formule 1 alors qu'on se trouve dans sa tombe. Quelle tristesse. Et puis Gilles Villeneuve, celui qui prenait des risques, celui que les Italiens aimaient tant. Là, mon père, plusieurs larmes. Un torrent. La chute. Niagara, me voilà. Bon, Éros et Thanatos, le sport et la mort, ça titille dans les régions sexuelles ? *Nada*. Ma langue commence à s'épuiser, sévère. Mais elle apprécie, ce qui me permet pendant ce temps de me brasser un peu, utilisant pour cela ma main gauche, avec cependant des résultats d'une insignifiance telle que je n'oserais tenter de les caractériser. Quand même, un effort. Disons : nullissime. Des

résultats nullissimes. Une insignifiance nullissime. Je ne sais pas si on peut dire une chose pareille. Mais, dans ma situation, toutes les fautes de français sont permises. S'il n'y avait que ça.

La journée s'annonçait pourtant sous de bons auspices. J'avais réussi, en m'éveillant, à mémoriser la liste complète des joueurs des Twins du Minnesota et celle des Cubs de Chicago de 1969, l'année de l'entrée des Expos de Montréal dans les ligues majeures, sans aucune hésitation. Mon père me parlait souvent de cette grande année sportive (mais je ne sais pourquoi je pense tant à mon père dans les circonstances, il ne me semble pas que ce soit très sain). Était-ce cette même année ou, non, plutôt deux ans plus tard, que le Canadien de Montréal gagnait une de ses plus spectaculaires Coupe Stanley (bon, je sens un petit frémissement, ça vibre, je sens que je tiens quelque chose, enfin, façon de parler) ?

L'équipe de Montréal affronte d'abord la machine extrêmement bien huilée des Big Bad Bruins. Boston, imbattable, une équipe grandiose. Et voilà que le Canadien perd le premier match 3 à 1. Et sans Ken Dryden, qui a joué jusque-là moins de dix matchs dans la Ligue nationale, le résultat aurait sans doute été plutôt de 12 à 1. Et le deuxième match, toujours à Boston, la débâcle : 5 à 1 pour les Bruins vers la fin de la deuxième période. Mais Henri Richard compte avant la pause et le Canadien retourne à son vestiaire avec un déficit de trois buts. Mais voilà-t-il pas que le club mythique de Montréal compte cinq BUTS sans riposte en troisième période. Et Boston gagne le troisième match, puis Montréal le quatrième, puis Boston le cinquième, puis Montréal le sixième et puis, oui, oooooooooiiiiiii, Montréal le septième, à Boston (ah ah ! ça monte, çaaaa moooonte !). Demi-finale relativement aisée contre le Minnesota (victoire en six dans ce quatre de sept) et puis la grande finale contre Chicago. Tony Esposito, magnifique gardien étoile, contre la verte recrue Ken Dryden. Et Chicago gagne deux fois, et voilà les vaillants Blackhawks qui prennent une avance de 2 à 0 lors du troisième match à Montréal, les lazzi commencent à fuser (zut, et voilà qu'à peine amorcée, la montée s'arrête à mi-parcours), sans compter les huées. Mais l'arithmétique est implacable : 2-1, 2-2,

puis soudain Terry Harper, Harper, ce défenseur mal-aimé, ce bouc émissaire absolu, ce bon défenseur qui semblait désemparé quand une rondelle se retrouvait sur son bâton, eh bien Harper prend la rondelle derrière son but, traverse la patinoire comme si Maurice Richard l'inspirait, et compte : 3-2. Et Montréal remporte le quatrième match, mais perd le cinquième, mais se sauve avec le sixième, et nous voilà (nous : moi et cette blonde à travers qui je cherche à me galvaniser, avec l'aide de Jean Béliveau, Henri Richard, John Ferguson et consorts) à Chicago pour l'ultime rencontre de la saison. Et Chicago : tout feu tout flamme. L'équipe de la ville des vents (que serait une réflexion sur le sport sans des clichés ? Tiens, un cliché : tout homme de moins de trente ans bande comme un âne en présence d'une personne nue qui l'attire ; tu parles) prend une avance de 2 à 0. Encore. Et, rien à faire, Montréal embouteillé dans sa zone. Et au milieu de la deuxième période, un *slap shot* impressionnant de Jacques Lemaire, du centre de la patinoire, parvient à déjouer un Tony Esposito ébahi (oh ! Que je te la rentre, que je te la rentre !) et un seul but sépare maintenant les deux finalistes. Puis, le pocket rocket. L'homme des grandes occasions, Henri Richard, le voilà qui déjoue Tony et nous sommes (elle, moi) à égalité (mais là, en réalité, *sur le matelas*, elle me domine, par sa beauté spectaculaire aussi bien que par ma bite pendante). Et puis ce jeu, ce troisième but, encore de Richard. Le voilà seul devant Keith Magnuson, qu'il déjoue les doigts dans le nez et cette image, cette photo encadrée qui trône dans le bureau de mon père : Magnuson, sur le ventre, qui lève la tête, n'en croit pas ses yeux, et Richard qui soulève la rondelle par-dessus Tony. Et cette autre image : Esposito, à genoux, tête basse. L'image idoine de la défaite. Plus qu'une minute, Chicago a retiré son gardien, ne sort plus de la zone du Canadien, les joueurs lancent, les joueurs passent, lancent et lancent à nouveau, mais voilà la sirène, enfin : nous avons gagné (mais pour le moment, je perds et elle ne gagne rien).

Et voilà qu'elle me demande : ça va ? Oh ! Double contrainte ! Si je dis que oui, je trouve normal ma débandade ; si je dis que non, j'avoue une cuisante défaite. Alors je dis « glurp » et

j'accélère, je me rapproche, je vois des scènes sans médiateur, sans mon père, sans mes oncles, sans personne pour me masquer la beauté du geste viril. Gretzky virevoltant, Lemieux poussant, frappant, patinant, déjouant, comptant, la hargne de Roger Clemens quand il lance au frappeur, l'élégance de Barry Bonds quand il frappe ce qu'on lui lance, avec ou sans hargne, la grâce de Sandy Alomar au milieu du champ intérieur, le bonheur de Brett Favre quand un de ses joueurs attrape une passe de touché, Jerry Rice saisissant d'une main et s'échappant de ses poursuivants comme une panthère en chasse (le prédateur sentant l'odeur de la zone des buts), Schumacher royal, défaisant tous ses adversaires au point d'en devenir d'un ennui éblouissant, les sœurs Williams, les sœurs, oui les femmes, et puis aye, ça bouge un peu, allez, je tente une sortie (ou plutôt une entrée), je pousse comme un bon, ça y est, m'y voilà, je gigote dans l'espoir que l'excitation produite par les muqueuses le galvanise LUI, n'est-ce pas, c'est ce que MOI je souhaite, mais j'entends un, oh, léger, très léger soupir, suffisant pour que je perde la contenance que je tente désespérément de me faire croire que je possède en sachant que je ne possède rien du tout et je pense à Federer, et je me vois taper des balles sur un court avec une amie dont le short, très court, et cela donne deux sens différents au mot « court », dont le short laissait voir ces jambes fuselées et dorées par le soleil et comme je rêvais de me pendre à ces jambes, de glisser mes mains le long de ces palpitants mollets et de remonter et de soulever, sous le short, la petite culotte et...

« Bon, ben je pense qu'on va arrêter ça là. »

Quoi quoi ? Serais-je en train, serais-je vraiment en train de vivre une cuisante défaite ? Qu'ouïs-je ? Arrêter ? Arrêter ça là ? Alors que je commence à peine à voir défiler dans ma mémoire les scènes viriles qui permettront à mon ego de remonter la pente ? Mais il me reste tant et tant de scènes mythiques à mémoriser pour m'aider à me retrouver, retrouver mes moyens, on ne peut pas en rester là. Après tout, il est, quoi, à peine deux heures du matin ? La journée est jeune, il en reste encore vingt-deux heures. Ah ah ah. Bon.

« Oui, non, désolé, vraiment désolé, je sais pas ce que j'ai, euh, tu veux un verre ? » Elle fait oui de la tête en enfilant sa culotte. Et moi, maintenant, je vais m'intéresser à un nouvel univers sportif, où le paroxysme des événements me transportera ailleurs et qui, pour cette nuit du moins, me colle naturellement à la peau : le golf. Je commence à m'entraîner demain.